

En beauté pour le dernier voyage

Avant de rejoindre leur dernière demeure et pour quitter le monde des vivants dignement, les défunts sont bichonnés par les pompes funèbres. Reportage à Châtel-Saint-Denis (FR) à quelques jours de la Toussaint.

Un ciel gris, bas, qui pleure. Une journée d'automne qui pourrait servir de décor à un film dramatique. L'humeur n'est pourtant pas à la tristesse dans la maison de la famille Bongard, à Châtel-Saint-Denis (FR), même si la mort fait partie de leur quotidien. Une entreprise de pompes funèbres occupe le sous-sol de la villa. A ceux qui se demandent comment la famille réussit à dormir quand il y a un défunt au sous-sol, André Bongard répond: «Ce n'est pas des morts qu'il faut avoir peur.»

Le Fribourgeois, charpentier de formation, a repris l'entreprise familiale au décès de ses parents, voilà quinze ans. «J'ai mis en cercueil et effectué la toilette mortuaire de mon papa et de ma maman. Ça nous arrive fréquemment de préparer des amis.» Inévitable dans une région où tout le monde se connaît. «Le moment le plus dur de ma carrière, c'est lorsque j'ai dû m'occuper de l'enfant d'un couple d'amis. Des moments très prenants et tristes», se souvient-il.

Un symbole universel

Pas de proches à préparer ce matin-là. André Bongard, 42 ans, et Stéphane Macheret, 32 ans, vont chercher une «dame» en milieu hospitalier. Peu après 8 heures, les deux collègues montent dans la Mercedes grise ornée de coussins de soleil, un symbole qui convient à toutes les sensibilités.

Le véhicule s'engage sur les routes de la Veveyse. Le chauffeur s'arrête après quelques kilomètres pour ouvrir la porte d'une chapelle mortuaire. «Nous visitons les défunts trois fois par jour pour s'assurer qu'ils

restent présentables, mettre en place les gerbes de fleurs et relever les cartes de condoléances.» Une dame repose entourée de fleurs. Sa bouche s'est entrouverte durant la nuit. André Bongard applique un léger film de colle sur la lèvre inférieure et remonte délicatement le menton. «C'est une belle défunte», dit-il, en contemplant ses traits fins. Il reprend la route en direction de l'hôpital d'une localité voisine. Sous le volant se balance un petit cercueil en bois clair, le porte-clé.

Une double vie

Le téléphone sonne. Ce sont les pompiers, l'autre vie d'André Bongard. Lorsqu'il ne porte pas le costume d'entrepreneur des pompes funèbres, il endosse l'uniforme de commandant du corps des sapeurs-pompiers de Châtel-Saint-Denis, fonction qu'il occupe depuis dix ans. Il est aussi à la tête du centre de renforts de la région. Cette passion du service du feu lui permet de sortir du monde des morts pour sauver des vies.

Arrivés à l'hôpital, les hommes en gris-bleu pénètrent dans le bâtiment atone. Une réceptionniste leur donne la clé de la pièce, une infirmière les conduit à la défunte. «C'est lugubre», assène André Bongard en ouvrant le rideau bordeaux. Il soulève le drap. Une fleur rouge adoucit l'ambiance glaciale.

Les hommes contrôlent qu'il n'y ait pas d'autres défunts, jettent un œil discret dans la salle d'autopsie voisine. Le visage de cire semble paisible, on dirait que la dame aux cheveux blancs fait la moue. Ils enfilent des





André Bongard, 42 ans, dirige son entreprise de pompes funèbres depuis quinze ans.

gants en latex, soulèvent le corps et le déposent sur leur brancard. «Les personnes décédées de maladie sont souvent plus impressionnantes, car elles ont souffert longtemps, on le sent bien. Dans ces cas-là, la mort est une délivrance», estime le patron.

Les deux hommes recouvrent la dépouille d'un drap jaune puis d'une bâche plus solide. Le convoi discret emprunte une porte de sortie avant de grimper des escaliers – un effort qui vaut toutes les séances de fitness. Dans le corbillard, un drap moelleux est déposé sur la défunte.

Une prise en charge globale

Prochaine étape: l'administration communale pour un acte de sortie de corps, puis l'état civil, pour l'acte et la constatation de décès. L'entreprise de pompes funèbres s'occupe de toutes les formalités administratives, de la réalisation des faire-part au contact avec l'officiant en passant par la commande des fleurs.

Nouvel appel des pompiers. Entre sa fonction au service du feu et celle aux pompes funèbres, André Bongard est atteignable 24 heures sur 24, sept jours sur sept. «J'ai parfois manqué des moments importants avec les enfants, regrette le papa de deux grandes filles. C'est difficile de décrocher complètement. On ne part pas en vacances chaque année.» Entre deux missions dans le monde des vivants ou celui des morts, il se réfugie dans son chalet à la montagne.

Dérision indispensable

Sur la route qui mène à Châtel-Saint-Denis, on entend du bruit à l'arrière du véhicule. «C'est du petit matériel qui se balade», rassure André Bongard, un sourire en coin. Dans les professions où l'on est contact quotidiennement avec des situations dramatiques, la dérision permet d'évacuer des tensions. Le dialogue entre collègues est aussi capital, surtout dans les cas de morts violentes. «Les familles apprécient également qu'on discute avec elles. Il faut aussi les détendre, ne pas rester figé. Mais le respect est toujours là», insiste André Bongard. D'ailleurs, une vitre sépare l'habitacle de l'espace où se trouve le défunt, ce qui permet de parler librement.

10 heures 30, retour dans les locaux de l'entreprise. Marie-Claude Bongard, épouse d'André, et Dominique Maillard, collaborateur de l'entreprise, nous attendent. Une douce musique s'échappe de la chapelle funéraire, intime et claire, à l'entrée du sous-



Après avoir été couchée dans le cercueil, la défunte est maquillée.



André Bongard dépose une des fleurs dans les mains de la personne décédée.



La plaquette portant le nom de la défunte est délicatement posée sur le cercueil.



Moment solennel lors de la fermeture du cercueil dans la chapelle des pompes funèbres.



La bière est fermée juste avant la cérémonie.

sol. Les professionnels transportent le corps jusque dans la salle de préparation. «Ça nous arrive de parler au défunt, de lui demander de nous donner un coup de main, surtout quand on le connaît», raconte Dominique Maillard, 26 ans, en appliquant de la mousse sur le menton de la dame. D'un coup de rasoir, son patron fait disparaître les poils disgracieux. Il sectionne ensuite le bracelet d'identification, semblable à ceux utilisés pour les bébés.

Des enfants, ils doivent parfois en préparer. Des petits cercueils blancs sont entreposés en hauteur. «Il faut bien en avoir, soupire Marie-Claude Bongard. Mais nous ne les utilisons jamais avec plaisir.» C'est avec sa voix chaleureuse qu'elle reçoit les familles en deuil, mais aussi les personnes désireuses de régler leurs obsèques de leur vivant.

Des morts tout beaux

Dans le laboratoire, les employés parent la grand-maman de ses plus beaux habits. «Une femme, c'est plus compliqué à habiller qu'un homme», lâche l'un d'eux. Une chemisette, des collants, une jupe noire, un chemisier blanc, une veste foncée. La dame est belle comme une première communiant. «C'est important que les gens gardent la

Incinérations à la hausse

Début novembre, il y a de l'animation dans les cimetières catholiques. Le 2 novembre les fidèles visitent leurs proches décédés. Par commodité, ils se rendent sur les tombes plutôt la veille, à la Toussaint, qui est fériée dans les cantons catholiques. Mais avec l'évolution des habitudes funéraires, les jardins du souvenir et les columbariums remplacent peu à peu les tombes, car le nombre d'incinérations est en hausse en Suisse.

Dans le canton de Genève, 73% des personnes décédées en 2006 se sont fait incinérer. En ville de Lausanne, cette proportion monte à près de 86% (comme à Zurich) et atteint même 90% à La Chaux-de-Fonds. A titre de comparaison 76% des défunts Suisses ont été incinérés en 2003, contre 22% de Français et 40% des Belges, selon les données de l'Union suisse de crémation.

meilleure image possible, relève André Bongard. Alors si le défunt a trop changé, il vaut mieux refermer le couvercle. Mais le droit des familles prime et ce sont elles qui prennent la décision.»

Les spécialistes approchent un cercueil qu'ils tapissent d'un drap satiné. Ils déposent un petit coussin, puis parsèment la

bière de sel désodorisant. Quatre bras empoignent le corps sans vie et le couchent dans son dernier lit en bois. Ils joignent les mains de la défunte. Le patron discipline la chevelure blanche. Cette dame-là, il la connaissait de son vivant. Pour les inconnus, il s'aide parfois de photos. Un peu de blush ravive le visage. «On n'est pas magiciens, rappelle André Bongard. Mais on fait le mieux possible au plus près de notre conscience.»

Que la famille désire revoir le défunt ou non, l'entreprise de pompes funèbres lui accorde le même soin. «Par respect pour la personne», répondent-ils en chœur.

Du respect et du cœur

L'air grave, André Bongard empoigne le couvercle et referme le cercueil. Son collègue scelle le cercueil avec des vis à ailettes. «Je ne pense pas qu'on puisse s'habituer à notre métier, on apprend plutôt à mieux gérer nos émotions», confie Dominique Maillard. «Je me dis toujours que nous sommes les derniers à voir les défunts, murmure André Bongard. Si on n'a plus de cœur, si on le fait machinalement, il ne faut pas faire ce métier. Il faut du sentiment, du respect.»

Laurence Caille
Photos Thierry Parel